



**Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe, sans jamais oser le demander**  
*Everything you always wanted to know about sex but were afraid to ask*  
de Woody Allen

**Fiche technique**

**USA - 1972 - 1h27 - Couleur**

Réalisation & scénario :  
**Woody Allen** d'après l'étude homonyme du docteur **David Reuben**

Images :  
**David M. Walsh**

Montage :  
**James T. Heckert & Eric Albertson**

Musique :  
**Mundell Lowe**

Interprètes :  
**Woody Allen**  
(Le bouffon/Fabrizio/Victor Shkapopolis/le spermatozoïde)  
**John Carradine**  
(le docteur Bernardo)  
**Lou Jacobi**  
(Sam)  
**Louise Lasser**  
(Gina)



**Résumé**

Un bouffon follement épris de sa reine, un psychanalyste amoureux d'une brebis nommée Daisy, une exhibitionniste frigide excitée par le danger, un travesti sauvagement agressé, étalage de vices sur le petit écran dans des jeux télévisés d'un genre inédit, tripotages génético-sexuels à fins scientifiques et l'amour du point de vue d'un spermatozoïde. Un catalogue de fantasmes et de perversions accommodés à diverses sauces...

**Critique**

(...) [Dans **Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe, sans jamais oser le demander**, Woody Allen] fait preuve, outre de son habituelle folie verbale, d'une science accrue de la mise en scène : il y maîtrise pour la première fois un style visuel, un matériel plastique riche et varié. Et pour ce timide torturé, pour cet hypocondriaque chagrin, quel sujet parfait que le sexe !

*Pastiche* d'un célèbre livre médical, ce film à sketches nous montre ce que serait un **Oh ! Calcutta !** réussi : une odyssée de l'orgasme en huit tableaux, parmi lesquels une émission de télévision sexuelle de grande audience, intitulée "Quelle est ma perversion ?", les travaux d'un institut de recherche où l'on provoque l'éjaculation

L E F R A N C E

[www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)

précoce d'un hippopotame, le viol d'un pain de seigle géant, ou des orgasmes de plusieurs heures, aux résultats inquiétants. Woody lui-même joue les rôles d'un fou shakespearien qui ne fait plus rire son roi et se débat avec la ceinture de chasteté de sa reine, d'un voyageur poursuivi en pleine nature par un sein gigantesque qui l'asperge de lait, d'un spermatozoïde perdu dans l'usine géante qui régit l'appareil viril et qui hésite à faire le grand saut.

Allen excelle à décrire de manière anodine ou candide les situations les plus scabreuses : la folle passion d'un psychiatre pour une brebis, le goût soudain d'un père de famille pour le travesti, ou la nomenclature de l'appareillage cyclopéen que nécessite une érection. On lui connaît deux spécialités : le *throw away*, c'est-à-dire le gag visuel lancé négligemment pour son propre plaisir (dans **Bananas**, des jurés d'assises se passent en plein tribunal des cigarettes de marijuana) et le *one-liner*, plaisanterie verbale de style lapidaire ("*La Renaissance arrive, on va tous devenir peintres !*", s'écrie le bouffon shakespearien).

En fait, ce comique, comme ses pairs, W. C. Fields et Groucho Marx, est plus un humoriste qu'un acteur. Ses gags sont moins construits, moins bien joués que ceux d'un Jerry Lewis, qui sait *tout* faire. Mais ils sont supérieurement écrits, et aussi efficaces que des aphorismes d'Oscar Wilde. La maladresse même de Woody les rend irrésistibles, et le laisser-aller, le flou de l'exécution, qui frise le ratage, sont des éléments supplémentaires d'hilarité. D'autres feraient un sort très étudié à ses gadgets brinquebalants : l'exerciceur de **Bananas**, la machine à plier les chemises de **Prends l'oseille...** Lui balance ces gags à la va-vite et dans le débraillé, comptant avec raison sur son abattage distrait, sur sa volonté calamiteuse d'en finir. Il préfère un plan mal fait, mais qui fait rire, à l'inverse, et interrompt l'action pour placer une

incongruité qui désarme le spectateur.

"*Mes films sont des films d'écrivain*", reconnaît-il, et il a débuté dans le métier en écrivant, à raison de 30 ou 40 par jour, des plaisanteries pour les célébrités, par exemple pour les discours électoraux de Lindsay, le maire de New York. Puis, surnommé Allen Woody, il se mit à pratiquer des inversions de langages : "*Il portait une balle sur son cœur : lorsqu'on lui lança une Bible, la balle lui sauva la vie !*" Dans le *New Yorker*, il inventait des formules basées sur l'exagération : "*L'artiste moderne se coupe l'oreille avec un rasoir électrique... J'ai connu un crooner esquimau qui chanta Night and Day pendant six mois.*" Enfin, il est maître absolu de la parodie, ses films sont de perpétuels commentaires sur d'autres films. Dans **Tout sur le sexe**, il brocarde Antonioni, **Le voyage extraordinaire** de Fleischer, ainsi que **Flesh, Lolita, La mort aux trousses**. Dans **Bananas**, il se moque de **Che**, rend hommage au **Cocoanut** des Marx Brothers, et fait passer la voiture d'enfant du **Cuirassé Potemkine**. Dans **Tombe les filles...** il conjure le spectre de Bogart et imite le suicide final d'**Une étoile est née**. Il adore pousser jusqu'à l'absurde les postulats des émissions télévisées : l'assassinat en direct d'un dictateur latin, le reportage sportif sur son mariage, avec commentaire des témoins.

Il considère ses films comme s'adressant à un public spécialisé, mais il guigne l'audience du Radio City Music-Hall. Il est vrai que son matériel est éclectique et intellectuel : dans le même film il cite Kierkegaard, Eisenstein, Castro et le procès des Sept de Chicago. Il est devenu l'objet d'un culte universel. Lui qui débuta en catastrophe au cabaret, atteint d'un trac mortel, lui dont la vie est faite de divorces et de procès multiples (...), lui qui protège son jardin japonais en y semant des serpents de caoutchouc, prend le monde à témoin de son autobiographie geignarde et masochiste.

Cet art de faire deux coups d'une pierre (qu'il se lance) transforme le ratage excessif - presque vantard - d'une vie faite de faux départs en un triomphe de l'inaccompli, qui gausse l'homme universel en le récupérant. Ce Jules César du tâtonnement nous a conquis.

Robert Benayoun  
Positif n°444 - Février 1998

(...) Woody Allen se rit de la libéralisation des mœurs en pastichant un best-seller de vulgarisation sexologique dans la lignée du fameux rapport Kinsey. Il en a racheté les droits à l'acteur Elliott Gould et au producteur Jack Brodsky qui ne sont pas parvenus à monter le projet et acceptent le marché en demandant à figurer au générique. Allen aborde cette fois la psychanalyse de front et traite systématiquement les chapitres les plus tabous de l'ouvrage dont il s'inspire, sans jamais sombrer pour autant dans la vulgarité ou la pornographie. Au hasard d'une distribution de choix, on peut noter que Burt Reynolds, encore tout auréolé de la gloire de **Délivrance** de John Boorman, joue un petit rôle qui évoque celui que lui confiera Mel Brooks quatre ans plus tard dans sa **Dernière Folie**. L'acteur fétiche de celui-ci, Gene Wilder, est d'ailleurs également à l'affiche de cette farce inégale où Allen semble s'être ingénié à donner un éventail aussi large que possible de ce dont il est capable en tant que metteur en scène. Aux Etats-Unis, avec plus de huit millions de dollars de recettes, cette comédie permet à son réalisateur d'acquérir une crédibilité commerciale indispensable aux ambitions de ses projets ultérieurs. (...)

Woody Allen par Jean-Philippe Guérand  
*Rivages/Cinéma*

(...) Woody Allen sait pertinemment que la présentation d'images crues détournerait l'attention de lui et de sa mise en scène. Il ne s'agit pas non plus d'un divertissement de carabins. Le sexe n'a ici ni la saine impétuosité de la luxure, ni le caractère obsédant d'une "fixation". A vrai dire, et curieusement, une sensation de distanciation, d'hostilité presque, prédomine. Les thèmes sont traités à la fois de manière cérébrale et lourde. Cela peut sembler paradoxal mais le sens de l'humour fait souvent défaut. Le sein géant qui noie ses victimes sous des giclées de lait, la brebis affublée de bas noirs pour le plaisir du zoophile, le rabbin fouetté, les ouvriers responsables de l'éjaculation qui chantent *Glory Glory Hallelujah* en pataugeant jusqu'aux genoux dans un liquide suspect ne suscitent guère l'hilarité et mettent le spectateur vaguement mal à l'aise. C'est le côté obscur de la force de Woody Allen, celui qui se manifestera encore dans **Stardust Memories**, œuvre aussi sombre et contestable que celle-ci. **Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe** est, selon les propres termes de son auteur, un pas en avant sur la voie du professionnalisme cinématographique. Ses films précédents accordaient peu d'importance à la "forme" (cadrages, éclairages, mouvements de caméra), or celui-ci en fait un de ses fondements. Le style des sketches diffère car chacun est la parodie d'un genre cinématographique particulier (dans le cas du "savant fou", le style film d'horreur s'ajoute à celui de science-fiction de série B).

Et puis, pour la première fois, Woody Allen s'oblige parfois à diriger sans jouer et confie à des acteurs expérimentés, comme Gene Wilder ou Lou Jacobi, des rôles qu'il aurait pu tenir. Pour la première fois aussi, il fait appel à des noms prestigieux, Lynn Redgrave, Anthony Quayle, Tony Randall, Burt Reynolds, et pas seulement à des amis. Autodidacte méthodique, méticuleux, Woody Allen commence en effet à faire

preuve de souplesse et de sensibilité à l'image. L'épisode "italien" se révèle une subtile imitation d'Antonioni, avec un passage emprunté à Bertolucci (de l'aveu d'Allen lui-même), mais le sujet est plutôt tiré du **Casanova 1970**, de Mario Monicelli. Aux Etats-Unis, ce sketch a été présenté avec des dialogues italiens et sous-titré comme un film étranger.

Pourtant, la mise en scène constitue justement le point faible de ce film, qui est probablement le moins bon de toute la filmographie de Woody Allen. Les sketches, à l'exception du dernier, ne décollent pas et sont peu spectaculaires. Ils manquent souvent de rythme et surtout, de conclusion : ils sont simplement coupés. Le sermon empreint de connivence au mari qui s'est habillé en femme ou le dialogue entre Victor et la journaliste dans l'épisode à la Frankenstein sont des pis-aller, à mi-chemin entre sentencieux et sucré. Les acteurs n'ont qu'une faible marge de manœuvre, hormis l'inimitable Gene Wilder qui tire parti de sa chevelure bouclée et de son regard tendre pour suggérer une image presque ovine (en parfait amoureux d'une brebis) et le vieux John Carradine (inoubliable dans **La chevauchée fantastique**) qui se parodie plaisamment lors d'une brève apparition. Quant à Lou Jacobi, la bride sur le cou, il cabotine. Le générique, au début et à la fin du film, est tout de même spirituel : des lapins défilent à l'image - allusion transparente - malicieusement accompagnés par une chanson de Cole Porter : *Let's Misbehave*, dévergondons-nous...

G. Bendazzi

Woody Allen - Ed. Liana Levi

## Le réalisateur

Acteur de théâtre d'abord, jouant ensuite dans ses propres films le rôle d'un ahuri souffreteux, il fut d'abord, avec bien des facilités et des nonchalances "le" nouveau comique américain, petit bonhomme fasciné/traumatisé par les femmes, victimes des innombrables agressions de la vie urbaine. Il devait s'imposer, à la fin des années soixante-dix, comme l'un des cinéastes américains les plus exigeants. Approfondissant en effet sa réflexion sur le difficile rapport aux autres, il épura dans le même temps son écriture cinématographique structurant ses récits à partir d'une parole ordonnant le rythme cinématographique comme dans le remarquable **Une autre femme**.

Georges Sadoul  
*Dictionnaire des cinéastes*

## Filmographie

<b>What's up, tiger Lily ?</b>	1966
<b>Take the money and run</b>	1969
Prends l'oseille et tire-toi	
<b>Bananas</b>	1971
Bananas	
<b>Everything you always wanted to know about sex but were afraid to ask</b>	1972
Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe sans jamais oser le demander	
<b>Sleeper</b>	1973
Woody et les robots	
<b>Love and death</b>	1975
Guerre et amour	
<b>Annie Hall</b>	1977
Annie Hall	
<b>Interiors</b>	1978
Interieurs	
<b>Manhattan</b>	1979
Manhattan	
<b>Stardust memories</b>	1980
<b>Midsummernight's sex comedy</b>	1982
Comédie érotique d'une nuit d'été	
<b>Zelig</b>	1983
<b>Broadway Danny Rose</b>	1984
<b>Purple rose of Cairo</b>	1985
La rose pourpre du Caire	
<b>Hannah and her sisters</b>	1986
Hannah et ses soeurs	
<b>Radio days</b>	1987
Radio Days	
<b>September</b>	1987
September	
<b>Another woman</b>	1988
Une autre femme	
<b>New York stories</b>	1989
(avec Coppola et Scorsese)	
<b>Crimes and Misdemeanors</b>	1989
Crimes et délits	
<b>Alice</b>	1990
Alice	
<b>Shadows and fog</b>	1991
Ombres et brouillard	
<b>Husband and Wives</b>	1992
Maris et femmes	
<b>Manhattan murder mistery</b>	1993
Meurtres mystérieux à Manhattan	
<b>Bullets over Broadway</b>	1994
Coups de feu sur Broadway	

<b>Mighty Aphrodite</b>	1995
Maudite Aphrodite	
<b>Everybody says I love you</b>	1996
Tout le monde dit I love you	
<b>Deconstructing Harry</b>	1997
Harry dans tout ses états	
<b>Wild man blues</b>	
<b>Celebrity</b>	1998
<b>Accords et désaccords</b>	1999

### Documents disponibles au France

Positif n°421, p.4 à 13.  
Les Cahiers du cinéma n°500, p.118, 119.  
Télérama n°2407, p.22 à 24.